

Tandis que le train roulait à travers la plaine lombarde, sans un retard, avec une précision d'horloge dont les Italiens avaient le droit de s'enorgueillir au milieu de pareilles circonstances, tandis que nous approchions des lieux historiques de Magenta et de Solferino, nous entendions les conversations des voyageurs, tous favorables à l'intervention de l'Italie, approuvant avec chaleur la décision du roi Victor-Emmanuel et de M. Salandra. Et alors, il nous revenait à l'esprit une impression saisissante que nous avions gardée des grandes journées décisives de la crise internationale de 1914 d'où la guerre est sortie. Voisin, à Paris, de l'ambassade d'Italie nous avons vu, dès la fin de juillet, la rue de Grenelle s'emplier de sujets italiens en résidence dans la ville et venus demander les uns des renseignements, d'autres des certificats, d'autres un passeport. Sur les visages de ces pauvres gens, se lisait la même inquiétude, la même angoisse. On allait à la guerre, cela était sûr. L'Allemagne et l'Autriche révélaient leur dessein, suivaient leur pensée d'agression. Et l'Italie n'était-elle pas leur associée, leur alliée ? N'y avait-il pas le pacte de la Triplice ?... Quoi ! Il allait falloir se battre contre la France hospitalière, la France amie ? Cette idée attristait les visages. On sentait qu'elle